

mées s'étaient rapprochées de nouveau. Marmont fut complètement défait ; il perdit outre des milliers de prisonniers une grande partie de son artillerie et de ses bagages. Le prince d'Orange avait pris la part la plus énergique au combat aussi bien qu'à la poursuite de l'ennemi qui fut continuée le lendemain ; de sa main il avait fait prisonnier un dragon ennemi ; aussi Wellington ne put-il s'empêcher de le recommander au ministre de la guerre dans les termes les plus chaleureux. „Je dois, écrit-il, les plus grandes obligations aux officiers de mon état-major. Mais parmi eux je prie Votre Seigneurie de fixer votre attention surtout sur Son Altesse le prince d'Orange, dont la conduite sur le champ de bataille lui donne droit à la plus haute recommandation et a attiré sur lui les regards de toute l'armée.“ Bientôt après le prince reçut la médaille d'or que son général avait demandée pour lui au mois de juin ; elle portait les noms des quatre affaires où il s'était distingué jusque-là : El-Bodon, Ciudad-Rodrigo, Badajoz et Salamanca.

La bataille de Salamanca amena bientôt la chute des principales villes de la Castille : Valladolid, Ségovie et Madrid tombèrent presque sans résistance au pouvoir des Anglais. Joseph Bonaparte, roi d'Espagne, sa cour et ses partisans abandonnèrent sans coup férir la capitale et se retirèrent sur Aranjuez et Toledo. Et néanmoins, malgré ces brillants résultats, Wellington dut bientôt abandonner ses conquêtes ; les troupes françaises, éparées jusque-là sur toute la péninsule, se concentrèrent rapidement. Wellington éprouva un échec complet devant la citadelle de Burgos qu'il avait entrepris d'assiéger sous les yeux du général français Clausel ; au commencement du mois de novembre il se trouva refoulé jusque dans le Portugal. Il ne s'était guère passé de jour que ses troupes n'eurent livré combat ; le prince d'Orange assista presque à toutes ces rencontres, remplissant bien des fois au milieu de la plus vive canonnade et sous le feu croisé des deux armées, avec son sang-froid habituel, les ordres que lui donnait son chef. Aussi méritait-il pleinement la distinction qu'il avait reçue devant Burgos, sa nomination d'aide-de-camp près du prince-régent d'Angleterre.

Au printemps de l'année suivante Wellington, nommé général en chef de toutes les armées placées en Espagne, recommença la guerre. Que tout était changé depuis sa retraite de Burgos ! Napoléon avait vu anéantir ses troupes sur les champs glacials de la Russie ; les Prussiens s'étaient unis aux Russes et presque tous les peuples de l'Allemagne s'étaient levés d'un commun accord, pour mettre fin au régime intolérable sous lequel ils gémissaient depuis si longtemps. En Espagne aussi, la face des choses était changée ; les habitants étaient, plus que jamais, animés d'une haine implacable contre tout ce qui était français ; les guérilleros interceptaient tous les convois, empêchaient les communications et brisaient peu à peu la résistance de leurs ennemis ; les vétérans, habitués au métier des armes et au soleil brûlant de l'Espagne, rappelés par Napoléon, étaient remplacés par des recrues incapables de supporter les fatigues de la guerre. L'issue de cette nouvelle campagne ne pouvait donc être douteuse, malgré la bravoure des Français.

Le 26 mai 1813 Wellington fut de nouveau à Salamanca ; pendant les six mois de l'hiver, il avait tout si bien préparé que même les sentiers les plus raides et les marches les plus difficiles ne purent entraver la marche de son armée vers les sources de l'Ebre ; les détachements français durent se replier de plus en plus et bientôt le roi Joseph crut voir venir le moment, où tout le nord de l'Espagne serait occupé par les Anglais et lui-même privé de toute communication avec la France. Il quitta encore une